LES DÉBUTS DE L'ICONOGRAPHIE DU CŒUR (*1ère partie*)

Aux représentations de la plaie latérale de Jésus placée dans la vasque d'une coupe succédèrent, en cette même fin du XVe siècle, de nombreuses figurations de calices, de ciboires, dans lesquels saigne directement un cœur transpercé et placé immédiatement au-dessus de ces vases sacrés. C'est la même idée, avec cette différence qu'au lieu de mettre en connexion la coupe avec la principale et ultime blessure du corps de Jésus par laquelle son sang s'écoula, elle est mise, dans le second cas, en rapport immédiat avec le creuset d'amour où le sang du Rédempteur s'élabora avant de s'épandre avec sa vie par toutes ses blessures. L'Angleterre et la France nous en ont gardés de nombreux exemples antérieurs au second tiers du XVIe siècle.

On peut dire qu'avec la création de ces derniers thèmes iconographiques, la symbolique du Sacré-Cœur est achevée ; tout ce qui a été dessiné, peint, gravé, sculpté dans la suite ne peut être regardé que comme des variantes des grands emblèmes réalisés jusque-là.

Mais de quand datent donc les premières représentations du Cœur de Jésus-Christ, du « Cœur Sacré » ?

L'organe physique qui est le centre même de notre organisme vital a toujours été considéré par l'homme comme la partie la plus noble de lui-même ; cependant, les très anciennes figurations de cet organe sont plus rares que celles de plusieurs autres parties du corps humain, l'œil et la main, par exemple.

La plus ancienne représentation d'un cœur comme centre d'un organisme vivant, remonte à bien des milliers d'années avant notre ère ; elle se trouve dans la grotte préhistorique et aurignacienne de Pindal, près Oviedo (Espagne). C'est un cœur figuré en couleur rouge, à sa place anatomique, sur le corps d'un éléphant, et ce dessin relevé de la magie de chasse chez l'homme primitif.

Bien moins certains sont les cœurs signalés comme existant sur des monuments préhistoriques d'époque néolithique, par exemple en Bretagne et en Bas-Poitou, surtout quand il s'agit de reliefs cordiformes sur des rochers de granit, de granulite et de micaschiste où l'érosion, l'effritement, ont laissé à la surface de la roche des protubérances qui affectent les formes les plus suggestives.

Dans l'art hiératique de l'Égypte ancienne le cœur n'est figuré qu'assez rarement sous son aspect naturel, mais il est représenté par son hiéroglyphe, le « vase » avec une très grande fréquence (Fig. I).

Fig. I. — Le vase, hiéroglyphe du Cœur sur les monuments de l'ancienne Égypte.

Dans l'art classique de la Grèce et de Rome au temps de la naissance du Christianisme, le cœur apparaît assez souvent dans les œuvres d'art, facile à confondre du reste avec les feuilles stylisées du lierre, du tilleul, du convolvulus employées dans l'épigraphie, en bordure ou en motifs décoratifs variés. Aussi certains dessins d'alors sont- ils d'une interprétation fort incertaine, tel le signe gravé, aux premiers temps chrétiens sur un marbre d'Antium, qui est peut-être l'image d'une feuille de lierre[1], peut-être celle d'un cœur, car les rameaux, tels ceux qui partent de son sommet étaient à cette époque un des emblèmes du renouvellement, de la résurrection. Au-dessous dudit dessin sont gravés ces mots : Spes in Deo (Fig. II).

Fig. II. — Inscription sur un marbre, à Antium. Premiers siècles chrétiens.

Par ailleurs, le cœur s'affirme comme incontestable sur des bijoux divers, des bibelots, des colifichets de toilette, tel cet objet d'os ou d'ivoire gallo-romain et fort probablement chrétien de la collection R. de Rochebrune (Fig. III) ; telles aussi ces bulles de métal dont Arthur Martin nous dit : « Les païens faisaient porter à leurs enfants des bulles qui avaient parfois des formes obscènes pour en éloigner les maléfices, selon Varron, ou la forme du cœur, pour leur insinuer, selon Macrobe, le courage viril[2] ». Ainsi, au dire de Macrolee (Ve siècle), on accordait donc de son temps à la simple image du cœur un pouvoir d'influence que son port et sa vue habituelle seuls suffisaient à déterminer. Et cette idée comportait probablement plus encore que le pouvoir simple d'un « support » psychique, d'un symbole spirituel

[1] Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, t. I, vol. II, col. 2489, fig. 820.
[2] Arthur Martin, *Divers monuments d'orfèvrerie*, in *Mélanges archéologiques*, t. I, p. 113.

qui agit par l'évocation constante d'une pensée qu'il rappelle impérativement à l'esprit. Cette conception rapportée par Macrolee est en tous cas singulièrement suggestive.

Fig. III. — Objet en os, d'époque gallo-romaine. Collection du Comte R. de Rochebrune.

Parmi les objets d'art romains décorés d'ornements cordiformes figure une série de plats et de lampes en terre cuite, d'origine chrétienne, qui mérite de retenir l'attention. Ils ont été quasi tous recueillis dans l'ancien royaume de Carthage, la Tunisie, l'Algérie Orientale, la Tripolitaine. Ces documents, dont beaucoup sont dus à ses recherches personnelles, ont naturellement retenu l'attention du R. P. Louis Delattre, le savant fondateur du Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, et il a publié les plus remarquables dans de précieuses études[1].

Examinons d'abord quelques-uns de ces motifs cordiformes : Le type le plus commun consiste en un cœur sur lequel se trouve, dessinée par des traits creux, une croix qui se prolonge en haut pour se bifurquer en deux lignes, lesquelles s'infléchissent à droite et à gauche et se recourbent pour former les contours d'une feuille. Le P. Delattre et Dom Leclercq reconnaissent avec raison dans ces feuilles des pampres de vigne stylisés (Fig. IV). Une lampe décorée de motifs semblables est sortie des fouilles de Timgad[2].

Fig. IV. — Cœur représenté sur des poteries d'époque romaine,
recueillies dans la région de Carthage (Tunisie) : croix avec pampres de vigne.

Un second genre (Fig. V) porte dans l'intérieur du cœur, non la croix, mais le monogramme primitif du Sauveur : I posé sur X, initiales de « Iesus-Xrist ».

[1] L. Delattre, *La représentation du Cœur de Jésus dans l'Art Chrétien*, Tunis, 1927. — *Symboles Eucharistiques.* — *Carthage*, Tunis, 1930.
[2] Albert Ballu, *Les ruines de Timgad*, Paris, 1911, p. 165.

Fig. V. — Cœur représenté sur des poteries d'époque romaine,
recueillies dans la région de Carthage (Tunisie) : monogramme primitif du Christ.

Enfin, une troisième variante est ornée du monogramme constantinien du Christ, le *chi* grec et le *rô* conjugués, premières lettres du nom sacré *XPICTOC*, Xristos. Au-dessus, deux raisins stylisés (Fig. VI).

Fig. VI. — Cœur représenté sur des poteries d'époque romaine,
recueillies dans la région de Carthage (Tunisie) : monogramme constantinien du Christ.

En toute cette ornementation trois choses sont au-dessus de toute contestation. D'abord, il s'agit bien de cœurs et non de motifs scutiformes quelconques. Dom Leclercq en parle ainsi : « Il est possible de se demander si ces cœurs ne seraient pas de simples motifs de décor, des feuilles par exemple. Nous dirons avec le R. P. Delattre que nous ne le croyons pas[1] ». Secondement, ces cœurs enserrent dans leurs contours la croix ou des monogrammes certains du Sauveur. Enfin, pampres et raisins sont des symboles eucharistiques incontestables.

Reste la principale question : ces cœurs représentent- ils le cœur même de Jésus ou sont-ils des images du cœur chrétien rempli par l'amour du Christ et marqué de son sceau, le cœur du chrétien dans lequel le Christ demeure par sa grâce, dans lequel il est présent par son Eucharistie ; ce qui revient à dire : sont-ils l'expression de ce que l'on appelle « l'habitat spirituel », l'habitat mystique du Christ dans le cœur chrétien[2] ?

Le R. P. Delattre fut pendant longtemps très préoccupé par cette question jusqu'au jour enfin où il lui fut donné de découvrir à Carthage même, un fragment de terre cuite qui avait été le centre d'une lampe chrétienne (Fig. VII). Or, ce tesson porte un cœur dans le champ duquel s'inscrit une croix que surmontent les deux

[1] Dom Leclercq, *Op. Cit*. fasc. 84, col. 1091.
[2] Les symboles de cet « habitat » ont été nombreux à toutes époques sur les documents d'art. Voir *Regnabit*, janv. 1936.

pampres symboliques. Et ce document éclaire heureusement la question, car le P. Delattre lui-même, après l'examen de milliers de lampes chrétiennes de cette époque a formulé une sorte de loi qui paraît parfaitement fondée, c'est que le sujet qui décore le centre des lampes carthaginoises se rapporte, quasi toujours directement, au Sauveur du monde.

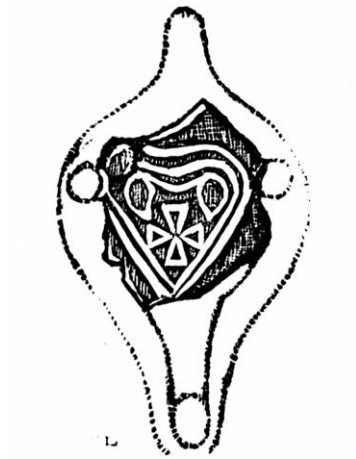

Fig. VII. — Fragment d'une lampe chrétienne de Carthage (Ve s.)
qui portait un cœur en son milieu (Musée Lavigerie de Carthage).

Le critique le plus autorisé et le plus sévère à l'endroit de la primitive symbolique chrétienne, Dom Henri Leclercq, a fait grand état des documents apportés par le P. Delattre, et il en rapproche deux lampes en bronze de même date trouvées à Catane, dont les poignées sont cordiformes ; et l'une de ces poignées est décorée d'une croix découpée à jour dans le cadre de son pourtour (Fig. VIII). Ce rapprochement est d'autant plus judicieux que d'autres lampes de bronze reproduites par le savant bénédictin portent, découpées de la même manière dans leurs poignées, soit la croix, soit le monogramme constantinien du Christ[1].

Fig. VIII. — Lampe de bronze de Catane. — Cf. Dom H. Leclercq, *Op. Cit.*

[1] Dom Leclercq, *Op. Cit*. fasc. 84, col. 1200, 1210, fig. 1 et 8, 6 et 7.

L'illustre fondateur du Musée Lavigerie est retourné vers Dieu sans avoir vu se réaliser l'un de ses plus chers désirs : trouver une lampe entière portant à son centre le cœur timbré de la croix et les pampres symboliques. « La lampe dont nous ne possédons qu'un fragment ne doit pas être la seule sortie du moule qui a servi à la façonner. Nous ne devons donc pas désespérer d'être mis un jour sur la piste d'un exemplaire bien conservé. Peut-être existe-t-il dans quelque musée où collection particulière[1]… ». L'Archéologie chrétienne n'a pas eu encore, que je sache, la satisfaction de voir s'accomplir le vœu du P. Delattre ; elle peut cependant faire siennes en toute sécurité ces lignes de Dom Leclercq :

« Il est permis de se demander si nous n'avons pas ici les plus anciens témoins monumentaux de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus ? On n'a pu, jusqu'à nos jours rencontrer une attestation de cette dévotion dans les Pères de l'Église. Une phrase de saint Paulin de Nole est bien peu précise et il faut attendre les écrits de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde, de l'ordre de Cîteaux, pour recueillir les plus anciens témoignages incontestables de cette dévotion. Or, il semble que les plats et les lampes en terre cuite de Carthage suppléent à ce silence[2] ».

Il est permis aussi de rapprocher ces cœurs et surtout le cœur central du fragment de lampe de Carthage, des témoignages d'honneur accordés particulièrement à la marque de la blessure du côté de Jésus dans les représentations premières du grand symbole des cinq Plaies, le *Signaculum Domini*, à l'époque même où les potiers de Carthage modelaient leurs lampes (IVe siècle ou V^{e}).

Dom Leclercq a hautement raison : les textes sont beaucoup, les textes ne sont pas tout. Et nos souhaits vont aux chercheurs de Carthage espérant que demain le sol privilégié qu'ils interrogent leur livrera d'autres précieuses révélations.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] R. P. Delattre, *Symboles eucharistiques*, p. 81.
[2] Dom H. Leclercq, *Op. Cit.* fasc. 84, col. 1091.